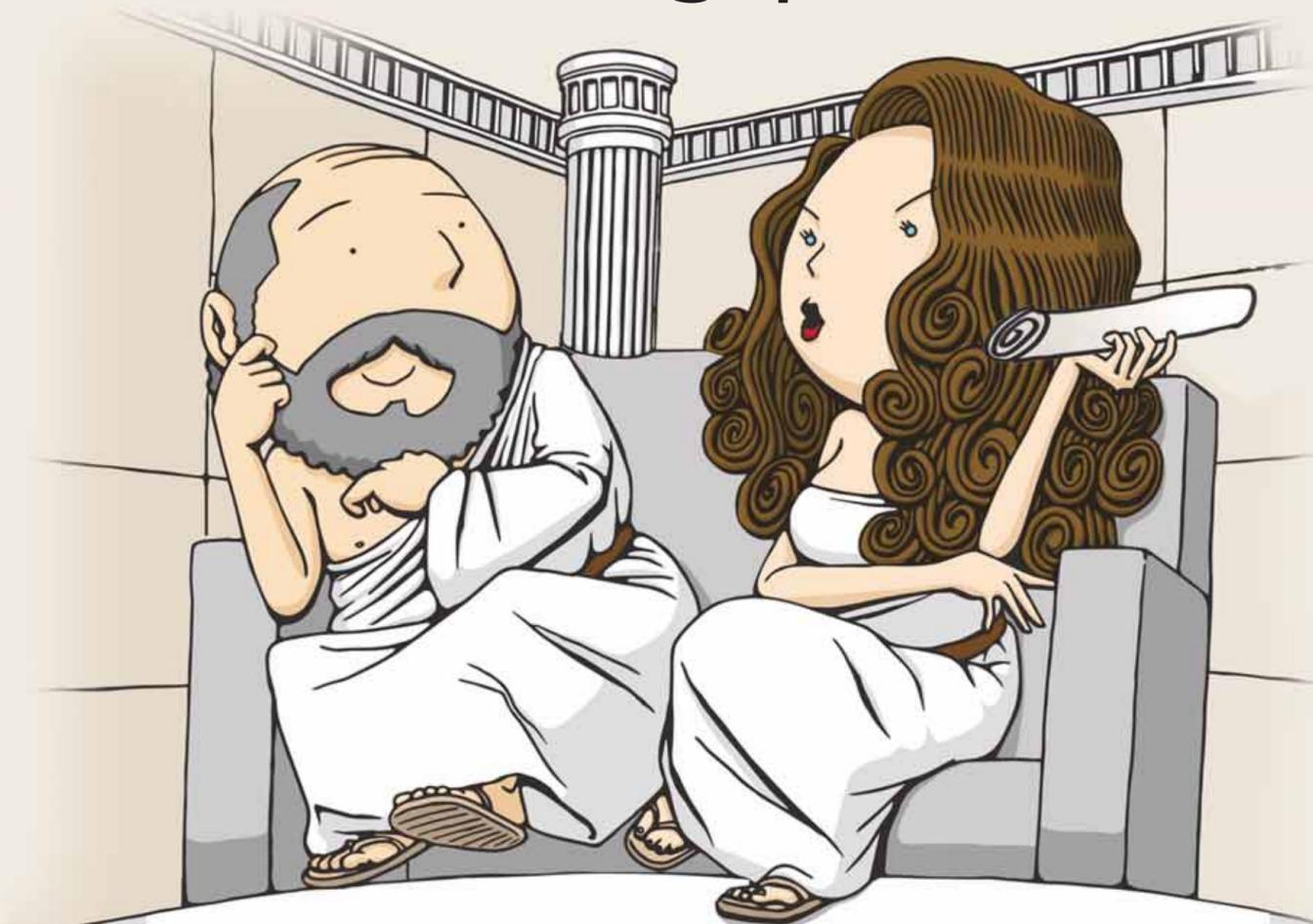


Les 50 ans de l'enseignement public de la philosophie dans les cégeps

LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 NOVEMBRE 2017



Nécessaire philosophie!

MARTIN GODON

Président du Comité des enseignantes et enseignants en philosophie,
et professeur de philosophie au cégep du Vieux Montréal

On ne s'étonnera jamais assez de l'influence des images sur notre pensée. Elles s'incrustent dans notre mémoire au point de rendre parfois la réalité opaque. Par exemple, un homme barbu, pantalons bruns en velours côtelé, des bas blancs dans ses sandales, fumant une Gitanes en buvant son café. Vous aurez reconnu le professeur de philosophie. Il est devenu une sorte d'archétype dans l'imaginaire québécois. Pourtant, il faudrait se donner bien du mal pour trouver des personnes qui correspondent à cette caricature dans les départements de philosophie des collèges du Québec.

Hélas, les préjugés sont tenaces. L'occasion du 50^e anniversaire des cégeps nous a semblé être un moment favorable afin de les faire mentir. Beaucoup de chemin a été parcouru depuis l'automne 1967. En témoigne notamment le livre dirigé par Pierre Després paru en 2015 aux Presses de l'Université Laval: *L'enseignement de la philosophie au cégep. Histoire et débats*, dans lequel on peut constater tout le travail qui a été accompli.

Célébrant 50 ans d'enseignement public de la philosophie, nous souhaitons lever le voile en partie sur ce qu'est aujourd'hui un professeur de philosophie, sur ce qui le

préoccupe, ce qui le motive, ce dont il rêve. Mais aussi sur ce que les étudiants peuvent percevoir de notre travail. Prenant le contre-pied de l'image caricaturale, les témoignages et les réflexions qui suivent rendent plus manifeste le bien-fondé des cours de philosophie dans les cégeps.

Trop longtemps réservé aux hommes, l'enseignement de la philosophie n'est plus le privilège d'un *boys' club*. S'il reste des luttes à mener, des questions à poser, des obstacles à franchir, des limites à dépasser, des attitudes à changer, les femmes occupent désormais une place importante dans les départements de philosophie des cégeps du Québec. Leur parole est prépondérante dans les pages qui suivent.

Les cégeps jouent un rôle essentiel dans la vie culturelle des différentes régions du Québec. Le travail des professeurs de philosophie y contribue à divers titres. En faisant une large place à des professeurs provenant de cégeps de région, ce cahier rend hommage à leur engagement.

Depuis la création des cégeps, certains consensus se sont établis quant à l'apport des cours de philosophie. Cela dit, on entend encore ici ou là des voix discordantes. Revenons sur quelques-unes des raisons qui justifient la présence des cours de philosophie au cœur de la formation générale. Les Québécois s'accordent généralement pour reconnaître leur contribution à la formation de l'esprit critique. Ils favorisent le développement de la personne, participent à la formation

VOIR PAGE F 2 : PHILOSOPHIE



Enseigner
et briser
le **plafond
de verre**
F 2



Un espace
pour être **lues
et entendues**,
un espace
pour **exister**
F 3

FÉDÉRATION DES ENSEIGNANTES ET ENSEIGNANTS DE CEGEP (CSQ)

50 ans de philosophie au collégial

Parce que s'il ne faut pas philosopher,
encore faut-il philosopher pour le démontrer.
(Aristote)

FEC
CSQ

fec.lacsq.org

PHILOSOPHIE

FEMMES EN PHILOSOPHIE

Enseigner et briser le plafond de verre

MARIANNE DI CROCE

Professeure de philosophie au cégep de Saint-Jérôme et doctorante en science politique à l'Université d'Ottawa

Dans le cadre du deuxième cours obligatoire de philosophie au cégep, je consacre quelques séances à la philosophe Hannah Arendt. Il y a de cela quelques années, une étudiante leva la main puis s'exclama: «Ma question n'a pas vraiment rapport avec la matière, mais... pourquoi est-ce la première fois qu'on nous enseigne la pensée d'une femme? On dirait qu'on ne les connaît pas, les femmes philosophes. Est-ce que c'est parce qu'il n'y en a pas?» S'en est suivie une discussion très intéressante avec la classe. Plusieurs étudiantes se sont montrées vi-



Marianne Di Croce

vement choquées et déçues de la place quasi inexistante que la philosophie leur réservait.

Comme on le sait, jusqu'au XX^e siècle (et même encore aujourd'hui), la philosophie a surtout été une affaire d'hommes blancs. Les grandes questions philosophiques, celles qu'on considère comme étant universelles et fondamentales, ont été formulées et réfléchies par une minorité de personnes non représentatives de l'humanité dans son ensemble. Sans surprise, plusieurs questions historiquement associées aux femmes (par exemple: la maternité, la natalité ou le *care*) ont été reléguées en marge de

la réflexion philosophique. Ce sont pourtant des réalités incontournables de l'existence humaine et le fait que ces questions demeurent peu abordées

par la philosophie illustre bien le type d'exclusions à l'œuvre dans la tradition philosophique.

À l'heure actuelle, il n'y a en moyenne que 20% à 30% de femmes au sein du corps professoral des départements de philosophie universitaires un peu partout dans le monde. Le Québec ne fait pas exception à la règle avec 25% de femmes à l'université et 28% au cégep. La sous-représentation des femmes est encore plus marquée du côté des publications philosophiques. En 2008, la philosophe américaine Sally Haslanger montrait que, parmi les articles publiés dans les sept revues de philosophie les plus prestigieuses (de 2002 à 2007), seulement 12% étaient écrits par des femmes.

Les publications philosophiques québécoises ne font guère mieux. De 2002 à 2013, on ne compte que 14% de femmes parmi l'ensemble des auteurs de la revue *Philosophiques*. Du côté des ouvrages pédagogiques destinés à l'enseignement de la philosophie au collégial, on remarque que les femmes représentent environ 20% des auteurs. On notera également que ces ouvrages ne font pour la plupart aucune place aux femmes philosophes ou aux enjeux féministes. Le *Devoir de philo*, publié dans les pages de ce journal, suit lui aussi la tendance: des 188 textes parus depuis février 2006, 14% ont été écrits par une femme et 7% portent sur la pensée d'une femme.

Si la question de la place des femmes en philosophie est de plus en plus discutée dans le milieu universitaire, il en va autrement dans le milieu collégial. Alors qu'on souligne cette année le 50^e anniversaire de la création des cégeps, il apparaît essentiel de s'intéresser sérieusement à cette question. Il en va de la pertinence et de la vitalité de l'enseignement de la philosophie au collégial.

Sachant que le premier contact avec la philosophie a un impact déterminant sur la perception que les étudiants ont de la discipline et sur leur intérêt à s'engager dans un travail de réflexion, il est d'au-



ARCHIVES LE DEVOIR

Les femmes philosophes ont souvent été réduites à leur statut de «compagnes de» ou de «maîtresse de», comme c'est le cas pour Hannah Arendt (en photo) et Simone de Beauvoir.

tant plus important de diversifier le corpus étudié dans les cours de philosophie au cégep. Enseigner la pensée de femmes philosophes permet aux étudiantes de s'identifier davantage à la philosophie. Le fait de présenter des modèles philosophiques féminins aux étudiantes, mais aussi aux étudiants, contribue à déconstruire certains stéréotypes sociaux qui associent d'abord les femmes à des activités liées au *care* plutôt qu'à la vie intellectuelle.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici de balayer les auteurs classiques sous le tapis, mais de renouveler la tradition philosophique en mettant ces auteurs en dialogue avec des auteurs «marginalisés» par le canon philosophique. Il serait difficile de prétendre que les cours de philosophie au cégep permettent de développer un regard informé et critique sur le monde tout en excluant la pensée des femmes, mais aussi celle des personnes racisées ou des philosophes non occidentaux.

Considérons le cas du deuxième cours obligatoire de philosophie au cégep, dont l'objectif central est de discuter des conceptions philosophiques de l'être humain: ne paraît-il pas aberrant de ne présenter que le point de vue de philosophes masculins qui, parlant de l'Homme avec un grand H, ne font, bien entendu, référence qu'aux hommes (blancs)? Par ailleurs, comment peut-on réfléchir adéquatement à des enjeux éthiques et politiques actuels (comme nous le demande le troisième cours obligatoire de philosophie) sans l'apport de théories féministes ou post-coloniales? L'actualité des derniers mois nous montre la nécessité de cette diversité de points de vue pour aborder des questions telles que l'arrivée de réfugiés, le racisme systémique, les dénonciations d'agressions sexuelles, la place des femmes en politique, etc.

Une plus grande diversité des auteurs étudiés et des questions abordées est essentielle pour que les cours de philosophie au collégial continuent d'être signifiants pour les étudiants et les étudiantes.

C'est pourquoi un sérieux travail attend les professeurs: soit commencer à lire des femmes, à les considérer comme des interlocutrices à part entière et à leur faire une vraie place dans leurs cours plutôt que de les réduire au statut de «compagnes de» ou de «maîtresses de» (comme c'est trop souvent le cas pour Simone de Beauvoir ou Hannah Arendt). La tâche peut paraître difficile pour certains, mais sachons qu'il existe différentes ressources à cet effet, dont plusieurs sont répertoriées sur le site Internet du Comité équité de la Société de philosophie du Québec.

En ce 50^e anniversaire de l'enseignement de la philosophie au cégep, voilà certainement l'occasion pour la communauté philosophique collégiale de participer activement au renouvellement de la tradition philosophique en diversifiant ses pratiques d'enseignement. Cela constituerait une contribution importante en vue de briser le plafond de verre qui existe en philosophie, mais aussi dans la société en général.

LE COLLÈGE
MONTMORENCYÀ
L'ÉCOUTE
DU
MARCHÉ
DE
L'EMPLOI!Admission
pour
l'automne 2018
2 nouveaux
programmes:Techniques
d'éducation
spécialisée
et
Techniques
d'intégration
multimédiaVisitez le
cmontmorency.qc.ca
pour tous les détails!COLLÈGE
MONTMORENCY

DRHC 11-2017

LIBERTÉ

ART & POLITIQUE | N° 318 | DÉCEMBRE 2017 | 12 \$

Encombrement médiatique

Maxime Ouellet, Rabea N'Déhé
Marie José Mondzain...

En vente dès le 21 novembre

BIENTÔT
UN NOUVEAU SITE WEB!Parce que trop de médias qui étourdissent,
c'est comme pas assez de... LIBERTÉ

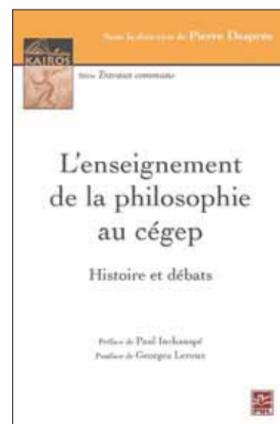
PHILOSOPHIE

SUITE DE LA PAGE F 1

du citoyen. Sans oublier leur apport essentiel à la mise en place d'une culture commune.

Toute formation collégiale vise à permettre aux étudiants de développer une pensée rigoureuse qui est préalable à l'intégration du marché du travail et aux études universitaires. Par la conceptualisation, l'argumentation, la remise en question, les cours de philosophie participent d'une façon bien spécifique à cette œuvre commune. Maîtrisant davantage sa propre pensée grâce à ses cours de philosophie, l'étudiant peut mieux maîtriser sa propre destinée. Au terme de ses trois cours de philosophie, il est en mesure de saisir le caractère multidimensionnel de notre monde. Par ailleurs, l'examen d'idées provenant de courants diversifiés, parfois même opposés, favorise l'ouverture d'esprit et nourrit l'exercice du dialogue. Les préjugés, les discours haineux et les idéologies simplistes deviennent alors moins séduisants.

À divers égards, nos cours permettent aux étudiants de prendre conscience des enjeux technologiques, scientifiques, politiques, sociaux, économiques, etc. de notre monde. La réflexion sur les déterminismes qui influencent les choix d'un individu ouvre la possibilité d'une plus grande liberté de pensée et d'action. Offrant des outils intellectuels qui permettent de dépasser une passivité aliénante, les cours de philosophie ouvrent la possibilité à des processus de résistance contre l'instrumentalisation des personnes. Réactualisant



la célèbre formule «Connais-toi toi-même!», le cégépien peut ensuite chercher en l'autre ce qu'il a trouvé en lui. De là, il envisage son engagement dans une société qui abandonne certains types d'injustices à l'effort d'individus bienveillants.

Les cours de philosophie offrent également un point d'ancrage par rapport au relativisme contemporain et à l'éclatement des valeurs. Dans nos cours, les étudiants en- visagent de façon critique diverses réactions devant la diversité des possibles, les grandes mouvances sociales.

On laisserait le champ libre aux démagogues, aux faits alternatifs et aux *fake news*, aux faiseurs d'opinions, aux publicitaires et à d'invasibles misanthropes si on privait la jeunesse québécoise d'un accès privilégié à la philosophie. En cette ère de la communication instantanée, favoriser la prise de conscience et la réflexion n'est pas un luxe. Aujourd'hui comme il y a 50 ans, les cours de philosophie sont une nécessité.



Martin Godon

PHILOSOPHIE

Le cégep ou le jardin d'Épicure

NOÉMIE VERHOEF
Professeure de philosophie
au cégep de Victoriaville

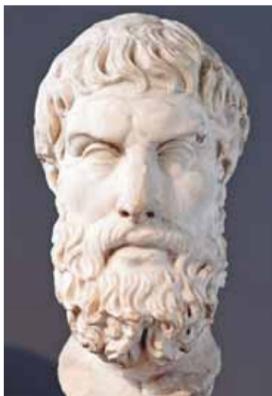
« Quand on est jeune il ne faut pas tarder à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser de philosopher. Car jamais il n'est trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme. » (Épicure, *Lettre à Ménécée*)

Contrairement à ce que veut la croyance populaire, l'adolescence est un moment privilégié pour sauter à pieds joints dans les questions les plus fondamentales de la philosophie. Certes, une poignée d'élèves arrivent au premier cours armés des préjugés traditionnels à l'endroit des cours de philo — c'est plate, c'est inutile, c'est trop difficile, etc. — mais ils sont drôlement moins nombreux qu'avant et sont les plus faciles à convaincre du contraire. En fait, ce n'est vraiment pas si compliqué. À qui croit qu'un cours est

plate, il faut demander ses intérêts; à qui croit que c'est inutile, il faut parler de ce qui le préoccupe; à qui croit que c'est trop difficile, il faut montrer qu'il est déjà philosophe.

Mais surtout, à qui croit, il faut démontrer l'importance de distinguer croyances et savoirs. À ce sujet, nous sommes toutes et tous humains, trop humains: devant le champ des possibles et l'étendue du réel, si nous sommes raisonnables, nous ne pouvons qu'être humbles.

Cette humilité intellectuelle, doublée de la souplesse et de l'ouverture de l'esprit, n'est peut-être pas la caractéristique que nous attribuerions d'emblée à un groupe de trente adolescents. On se les imagine souvent cassants, bêtes comme leurs pieds, irrespectueux des autres et surtout de l'autorité,



Buste d'Épicure



Noémie Verhoef

mais il n'en est rien.

Les élèves n'ont peut-être pas soif d'apprendre par cœur les théories de l'âme de Platon et d'Aristote, mais ils sont insatiables lorsque vient le temps de défendre leurs principes et leurs idéaux au sujet d'une question éthique ou encore d'un événement d'actualité qui les touche. Il suffit que la classe soit un contexte d'expression constructif et sécuritaire pour que même les plus réservés se mouillent en posant une question ou en participant au débat. Ainsi, le rôle du prof n'est pas tant de professer quoi que ce soit, mais de créer ce *safe-space* pour ensuite utiliser ce que les élèves disent comme prétexte pour passer la matière. Et, surtout, pour mettre les préjugés et les croyances à mal.

S'il y a une expression latine que devraient connaître tous les élèves au collégial, c'est bien «*Errare humanum est, perserverare diabolicum*». Parce que c'est en leur donnant le droit à l'erreur et le goût de s'en sortir qu'on finira par détruire le relativisme ambiant qui empoisonne l'espace public. C'est en se donnant un cadre rationnel commun qu'on finit par faire avancer les choses. Qu'on peut proposer des solutions au lieu de mettre l'accent sur les problèmes. Qu'on peut espérer une vision réellement rassembleuse et ouverte sur le monde. Qu'on arrêtera de se contenter du vivre-ensemble artificiel qui pose encore et toujours l'autre comme ce qui s'oppose d'abord et avant tout à soi et qui, à différents degrés, dérange.

En ce sens, enseigner aux élèves à remettre en question leurs préjugés et leurs croyances, à en remplacer quelques-uns par des principes rationnels et moraux dignes de ce nom et à se donner le droit de monter aux barricades lorsque ces derniers sont bafoués, c'est participer à légitimer leur parole. C'est leur donner les moyens de s'affirmer, non pas seulement en classe, mais pour de vrai. Plus tard, mais surtout maintenant.

À l'ère des réseaux sociaux, de la post-vérité et du cynisme politique généralisé, c'est un flagrant euphémisme de dire que nous avons un urgent besoin de citoyennes et de citoyens consciencieux et responsables. Heureusement pour nous, dans la classe comme en dehors, les jeunes répondent « présent »!



Michela Marzano



Simone Monet-Chartrand



Élisabeth Badinter



Émilie du Châtelet



Simone de Beauvoir



Éliette Abécassis

Un espace pour être lues et entendues, un espace pour exister

NATACHA GIROUX

PhD., professeure de philosophie
au cégep de Trois-Rivières

Cinquante ans de philosophie enseignée dans nos cégeps! Cinquante ans, principalement par l'entremise d'étude de textes de philosophes, de tentatives afin d'amener les étudiants vers d'autres horizons, toujours un peu plus loin. Comprendre les géants de la pensée, ceux qui nous ont précédés, aide à nous comprendre nous-mêmes, en tant qu'être humain d'aujourd'hui. L'être humain ne pousse pas comme un champignon: il est issu, teinté de tout ce qui le précède. Et donc peu importe le professeur qui puise dans ces textes, anciens comme modernes, il faut permettre aux étudiants, entre autres choses, de se connaître, de développer un esprit critique et de s'ouvrir au monde.

Mais qu'en est-il des femmes philosophes? Comment les faire connaître? Comment les faire émerger du silence auquel elles ont été réduites depuis si longtemps?

Au tout début de ma carrière comme professeure de philosophie, combien de fois m'a-t-on posé cette question: «*N'y a-t-il que des hommes en philosophie?*» Cette question, on me la pose de moins en moins. Est-ce parce que je l'anticipe et y réponds tout de go? Ou bien,

« Au tout début de ma carrière comme professeure de philosophie, combien de fois m'a-t-on posé cette question: "N'y a-t-il que des hommes en philosophie?" Cette question, on me la pose de moins en moins. Est-ce parce que je l'anticipe et y réponds tout de go? Ou bien, comme j'ose le croire, parce que de plus en plus un espace leur est consacré? »

comme j'ose le croire, parce que de plus en plus un espace leur est consacré? D'ailleurs, un travail important se fait, depuis quelques années, afin de faire connaître les femmes philosophes.

Par exemple, dans mon cégep, des babillards femmes-philosophes permettent aux étudiants d'entrer en contact avec Hypatie, la plus grande figure de femmes philosophes de l'Antiquité; Lasthénia, platonicienne; Théodora, néoplatonicienne, Théano, pythagoricienne, Thémisto, épicurienne, Emilie du Châtelet, Olympes de Gouges, Weil, Arendt, Beauvoir... Et plus récemment Elisabeth Badinter, Julia Annas, Aude Lancelin, Anne Dufourmantelle, Laure Adler, Michela Marzano, Éliette Abécassis... Pour n'en nommer

que quelques-unes...

C'est ainsi que des babillards de femmes philosophes sont présentés régulièrement par le Département de philosophie. Les étudiants peuvent faire des liens, à partir d'entrevues et d'extraits de leur publication qui sont complémentaires à l'un ou l'autre des cours de philosophie. Cela leur permet également de rencontrer des thèmes principalement traités par des femmes philosophes, comme l'étude des genres (Judith Butler, Susan Moller Okin), l'éthique du *care* (Carol Gilligan, Joan Tronto) ou d'aborder, sous un angle différent, certaines thématiques comme les capacités chez Martha C. Nussbaum ou la métaphysique de Claudine Tiercelin.

Depuis les tout débuts de notre semaine de la philosophie,

une place est réservée à la femme philosophe, soit par la présentation d'un documentaire ou d'un film relatant la vie d'une philosophe, soit par un concours où les étudiants sont invités à réfléchir sur l'une ou l'autre de la centaine de leurs citations affichées en nos murs.

Voilà donc quelques moyens de redonner une visibilité aux femmes philosophes. Idéalement au sein des cours. Bien sûr, parler d'un ou d'une philosophe, c'est certes omettre de parler de l'autre. Toutefois, je suis persuadée que tout se joue dans la considération accordée à la femme en philosophie. On donne l'espace à ce qu'on juge important, à ce qui nous touche, nous blesse, nous choque. Or, «*sacrificielles, les femmes le sont encore, en dépit de leur émancipation certaine.*» Les femmes philosophes n'ont plus à l'être.



Natacha Giroux

DEPUIS 50 ANS,
2 MILLIONS DE **D**IPLOMÉS
ONT PROUVÉ QUE **E** LA FORMATION GÉNÉRALE,
C'EST LOIN D'ÊTRE
UNE PERTE DE TEMPS.

(La **philo**, c'est gagnant!)

lecegep.com

CÉGEP 50 ANS
D'ÉVOLUTION

PHILOSOPHIE

Là où
personne
n'est encore
jamais allé

JULIE GAUTHIER

Département de philosophie du cégep de Jonquière

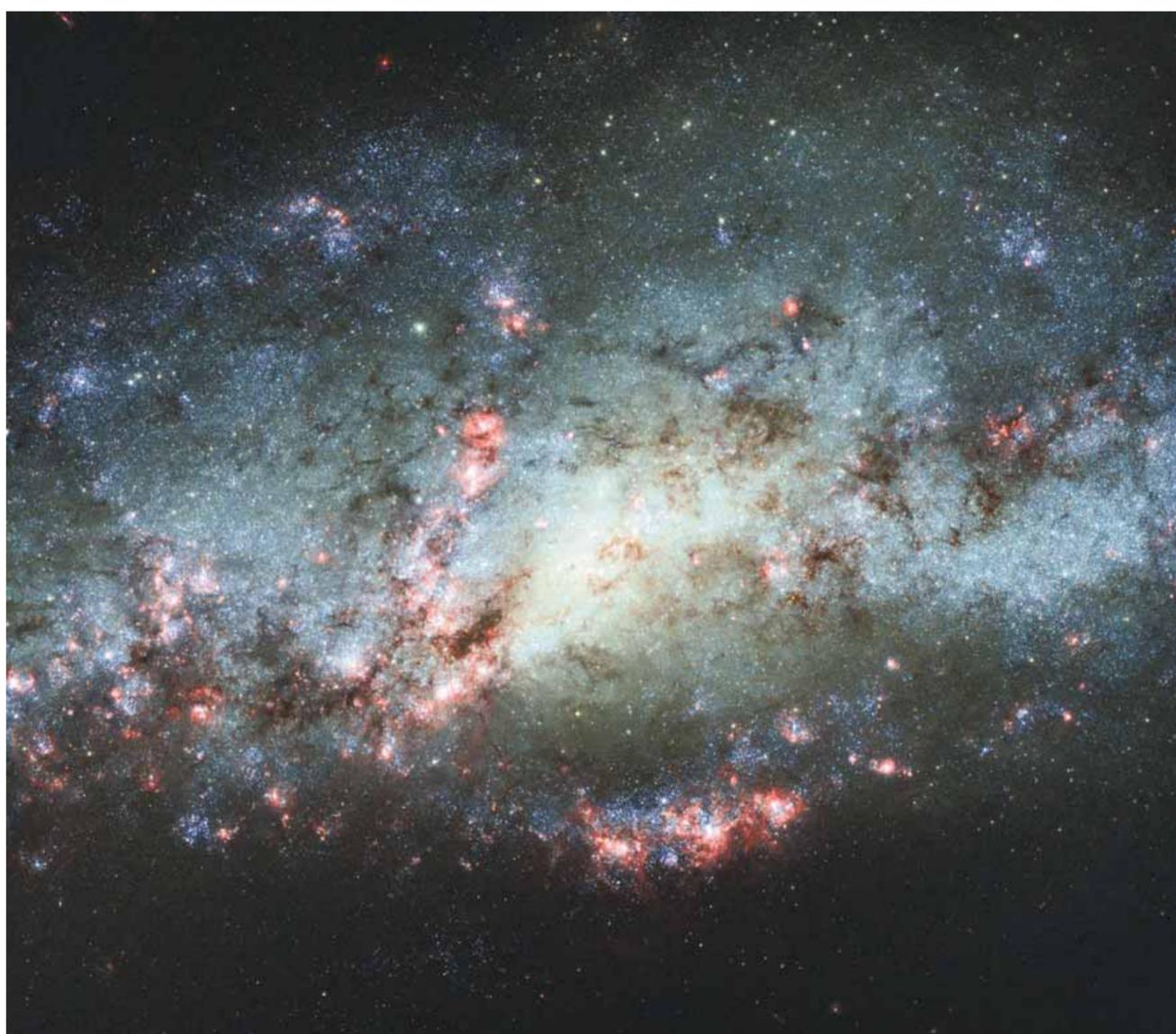
« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », disait Blaise Pascal, pour qui l'être humain, mis devant l'infini du cosmos, se trouve confronté au silence, à l'absence de réponses. Au philosophe français du XVII^e siècle, j'aime bien rappeler un autre français, non pas un philosophe, mais le capitaine du vaisseau *Enterprise*, au XXIV^e siècle. Dans *Star Trek: la nouvelle génération*, le capitaine Jean-Luc Picard, un humaniste passionné de littérature et de philosophie, nous rappelle que ce que l'humain cherche, en explorant les étoiles, c'est lui-même, sa place, sa raison d'être. Il ne faut pas attendre une réponse venue du cosmos: c'est en nous que nous finirons par trouver. Pour Picard, le véritable défi qui attend les jeunes qui s'inscrivent à *Starfleet* ou au cégep n'est pas d'apprendre à piloter un vaisseau ou de réparer un téléporteur. C'est dans la philosophie, dirait-il, que se trouve la plus grande



Julie Gauthier

difficulté: elle nous force à nous remettre en question, à nous explorer pour mieux nous comprendre, pour nous améliorer. Là réside la plus grande aventure humaine. Là aussi réside, finalement, toute l'exploration à laquelle nous convient les cours de philosophie, et *Star Trek*.

Dans une époque où la quête de connaissance pour elle-même se voit de plus en plus démonétisée au profit d'une logique utilitaire et du culte de la popularité, la philosophie s'impose comme une nécessité. C'est ce constat qui a poussé Gene Roddenberry à créer, en 1966, un futur utopique, où l'on voit tout ce dont l'être humain est capable lorsque c'est la quête de la connaissance qui agit comme principale source de motivation. C'est à cet enthousiasme envers nous-même que je convie mes étudiants. Si l'être humain est capable du pire, et tend fréquemment à le démontrer, il est malgré tout capable du meilleur. L'appel philosophique des



ESA HUBBLE AGENCE FRANCE-PRESSE

Vue de la galaxie NGC 4490 grâce au télescope Hubble

étudiants des cégeps se solde rarement par le silence qui effrayait tant Pascal. Au terme de leur parcours collégial, les jeunes adultes auront appris à se connaître eux-mêmes, comme le préconisait Socrate et comme le fera le capitaine Picard, 3000 ans après le philosophe grec. C'est à cause de l'humanisme du capitaine Pi-

card que j'ai renoncé à étudier en aérospatiale et que je me suis consacrée à l'étude, puis à l'enseignement, de la philosophie. La science-fiction, en nous présentant ce qui pourrait être, nous met non seulement en garde contre nos multiples erreurs, mais, plus important encore, nous montre tout notre potentiel. J'aime rappe-

ler à mes étudiants que l'être humain n'est jamais condamné à la dystopie et que l'aventure de l'humanité commence d'abord et avant tout en nous-mêmes. *Star Trek* nous appelle aux mêmes défis que la philosophie: celui de l'exploration du monde, du dépassement de nos limites et, finalement, de la connaissance de soi.

Enseigner la philosophie en 2017

EMMANUELLE GRUBER

Professeure de philosophie au collège Montmorency et coresponsable de la campagne Web La philo au cégep (www.laphiloaucegep.com)

Quand, au détour d'une conversation, je dis que j'enseigne la philo au cégep, inmanquablement mon interlocuteur me demande, avec une pointe de scepticisme: « Mais... est-ce que les jeunes sont intéressés? » C'est sûr que l'ambiance peut être pesante quand je m'échine à expliquer ce qu'est le relativisme, particulièrement aux alentours de 17 h le vendredi. D'un coup, l'importance toute relative du cours par rapport au début de la fin de semaine se fait sentir. Mais quand je leur déclare que, puisque le relativisme est acceptable, je vais cesser de corriger leurs copies en utilisant des critères communs, un besoin urgent de trouver des arguments apparaît subitement. Finalement, ils ont peut-être raison, ces étudiants, c'est relatif.

On déplore souvent que les jeunes n'aient pas toujours réfléchi, lire, qu'ils sont souvent hypnotisés par leur téléphone. Oui, parfois. Et en même temps, il y a ce jeune, c'est sa première session de cégep. Il passe tout le cours couché sur sa table et, dès que le mot « liberté » est prononcé, il se relève d'un bond sur sa chaise, le

premier à lever la main.

C'est ce genre de situation qui m'a donné l'envie de partager, de raconter des « tranches de vie » du cours de philo, des petits moments de grâce qui semblent parfois avoir pénétré dans nos salles de classe. D'autres collègues ont prêté leur plume afin de créer en 2016 le site La philo au cégep (www.laphiloaucegep.com), « étonnements vécus dans une classe près de chez vous ». Qu'est-ce que je retiens de toutes ces anecdotes? Que même une remarque cynique, banale ou contradictoire d'un étudiant ou d'une étudiante est souvent la porte ouverte vers une réelle discussion.

Encore cette session, alors que j'avais prévu dans mon plan de cours de travailler sur les arguments (afin qu'ils soient solides, fondés, rationnels, etc.), je leur laisse choisir leur question de réflexion. Ça donne: « Est-ce que le destin existe? Et si oui, est-il pré-déterminé? » La discussion commence. La réponse arrive rapidement: le destin existe, point final. Mais ils sont incapables de fournir des arguments. Aucun. « Ça existe, c'est tout. » L'intime conviction parle. On sentait presque leurs cœurs palpiter quand ils ont abordé leurs exemples: elle devait le rencontrer, je devais rester en vie et ne pas me noyer, c'était écrit que j'irais étudier dans ce cégep. La cerise sur le gâteau est apparue quand j'ai dit:



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

« On déplore souvent que les jeunes n'aient pas toujours réfléchi, lire, qu'ils sont souvent hypnotisés par leur téléphone. Oui, parfois. Et en même temps, il y a ce jeune, c'est sa première session de cégep. Il passe tout le cours couché sur sa table et, dès que le mot "liberté" est prononcé, il se relève d'un bond sur sa chaise », assure Emmanuelle Gruber.

« Donc, on n'est pas libres alors. » Désaccord net de la part des jeunes: « Mais non, on est libres, on le construit, notre destin. » Mais alors, il n'y a plus de destin! Dans mon esprit, ça coule de source: s'il existe un destin, si tout « est écrit », alors notre vie est pré-déterminée et il n'y a pas de liberté! La discussion se pour-

suit et les étudiants précisent leur pensée. Le destin se définit, selon eux, par les événements significatifs de notre vie, ceux qui nous marquent, autant de moments existentiels, de « croisées des chemins ». Et s'il n'y avait pas qu'une seule façon de définir le destin? C'est ce que ces étudiants m'ont appris ce jour-là.

« Même une remarque cynique, banale ou contradictoire d'un étudiant ou d'une étudiante est souvent la porte ouverte vers une réelle discussion »

CHOISIR
L'ÉDUCATION



fneeq 
Fédération nationale
des enseignantes et
des enseignants
du Québec

PHILOSOPHIE

« Dans ton combat contre le monde, seconde le monde » — Franz Kafka, écrivain

FRANÇOIS DUGRÉ
Président de la Nouvelle alliance
pour la philosophie
au collège et professeur
au Département de philosophie
du cégep de Saint-Hyacinthe

C'est un assez formidable paradoxe de notre société moderne ou postmoderne, qui se saisit donc d'emblée comme historique, qu'elle peine autant à transmettre sa dimension historique, à la rendre accessible et vivante dans l'esprit de ses acteurs, comme si le présent était délié du passé. Du passé faisons table rase!

Comme si l'individu contemporain, héritier amnésique et inconscient des utopies sociales qui entendaient fabriquer « l'homme nouveau », poursuivait, mais en solitaire cette fois, le mythe de l'auto-

création, de la construction de soi tout héritage effacé. Or, cette détestation du monde reçu au profit d'un tel simulacre de liberté enraye toute éducation et empêche toute innovation. La célèbre analogie kantienne, bien que transposée ici, l'illustre à merveille. « La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide. »

Loin d'être son ennemi, l'air est la condition même de son envol, ce sur quoi ses ailes prennent appui, mais aussi ce qu'elles combattent tout à la fois. Or, c'est précisément dans ce combat, dans cette distance à soi, que l'homme se libère de l'emprisonnement qu'est l'imaginaire du seul présent.

Ce n'est qu'en cultivant « ce



ARCHIVES LE DEVOIR
David Munroe, monseigneur Alphonse-Marie Parent, Gérard Filion et sœur Marie-Laurent de Rome de la commission Parent

dialogue que nous sommes » qu'une société peut se mettre à distance d'elle-même et se préserver du chant des sirènes qui appelle au naufrage des humanités au profit du strict arrimage formation-emploi, lorsque ce n'est pas au nom d'une « adaptation » à ceux que l'on désigne étrange-

ment, comme s'il y avait là une insurmontable incompatibilité, les « nouveaux étudiants ».

Sans ce lest en héritage, toujours à reconquérir, nous sommes sans défense pour lutter contre les puissances du moment: la mondialisation qui déstabilise et érode la souveraineté des États; les droits de l'homme

et l'humanitaire confondus aveuglément avec le politique et les exigences de la citoyenneté; les médias sociaux qui semblent progressivement remplacer, surtout chez nos jeunes, bibliothèques, collèges comme universités; le perfide tribunal inquisitorial du « politiquement correct » qui empoisonne et gêne l'indispensable affrontement des idées, etc.

Il ne faut pas s'y tromper, qui dit tradition ne dit pas transmission passive d'une doctrine incontestée ou quelque enfermement identitaire, car nous ne saurions en épuiser l'altérité; sans elle, il serait tout simplement impossible de connaître, de s'examiner ou de dessiner quelque avenir. Il s'agit tout au contraire, grâce et malgré des conflits parfois sanglants avec les autorités religieuses et politiques, aujourd'hui également économiques, d'une transmission

critique et créative de préoccupations, d'interrogations fondamentales et de débats souvent contradictoires mais libres qui nous révèlent notre humanité inquiète et qui nous ouvrent à un monde commun que nous avons en partage.

C'est au nom des membres de la Nouvelle alliance pour la philosophie au collège que je veux ici témoigner de notre gratitude à l'égard des commissaires du rapport Parent qui ont su créer le cégep, mais aussi à l'égard de tous ceux et celles qui ont su lutter pour maintenir et cultiver cette institution publique gratuite qui favorise l'égalité des chances, qui privilégie la polyvalence ainsi qu'une saine complémentarité entre la formation professionnelle du travailleur et la formation générale commune indispensable à une citoyenneté éclairée et à notre humanité.



LA SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DU QUÉBEC,
LA REVUE PHILOSOPHIQUES
ET L'ÉMISSION PHILODIO

SALUENT LE 50ÈME ANNIVERSAIRE DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE DANS LES CÉGEPS!

POUR VISITER NOTRE SITE WEB : LASPQ.ORG

SPQ SOCIÉTÉ
DE PHILOSOPHIE
DU QUÉBEC

 philosophiques

 PHILODIO

PHILOSOPHIE



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

« Lire des textes, c'est écouter, c'est faire preuve d'ouverture d'esprit et de civisme: c'est contrer la discrimination et se préparer à vivre en société », estime Katerine Deslauriers.

Palimpseste. Sur les traces de l'enseignement de la philosophie

PROPOS RECUEILLIS
PAR KATERINE
DESLAURIERS

Département de philosophie
du collège Jean-de-Brébeuf

Quand je raconte ce qui me passionne à mes amis, ils me disent souhaiter assister à mes cours de philosophie. Quand je leur explique qu'en plus des contenus de base, je montre à mes étudiants l'origine des idées d'aujourd'hui, leur transformation, leur impact sur notre société actuelle. Que lire des textes, c'est écouter, c'est faire preuve d'ouverture d'esprit et de civisme: c'est contrer la discrimination et se préparer à vivre en société. Que Descartes contribue encore à la science, que Rousseau ou Locke ont influencé les constitutions françaises et américaines lors des révolutions. Que la démocratie est d'une fragile justice sans opposition ou sans éducation à la parole publique. Que réfléchir, exprimer ses idées en tant qu'humain est tout un défi. Ce qui a fait dire à Arendt: « C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal » (Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Le Seuil, collection « Points/Essais », n° 307, 2005).

Je leur dirais surtout que je cherche encore et toujours le meilleur moyen d'aider mes étudiants à apprendre à être libres.

Tous les soirs, mes collègues et moi préparons nos cours et corrigeons les copies. De la relecture des textes fondateurs de la culture occidentale à l'actualité, nous cherchons la meilleure méthode, la plus efficace et la plus inspirante. Et tous les jours, quand on regarde les 40 paires d'yeux devant nous, on se dit que, cette fois-ci, on y est presque. Mais un souci demeure: que reste-t-il de nos enseignements?

Pour célébrer les 50 ans de la création des cégeps et de l'enseignement public de la philosophie, j'ai demandé à Mireille Fournier (diplômée en droit de l'Université McGill et étudiante à la maîtrise en droit et société à l'Université de Victoria, grâce au CRSHC) et à M^{me} Marie-Noël Rochon (M.A. en droit; École du Barreau et maintenant maman et avocate chez LCM avocats inc.) de bien vouloir répondre à mes questions.

Quelles traces ont laissé vos cours de philosophie? Qu'avez-vous appris?

MNR: J'ai appris les différents courants philosophiques, la méthode analytique, la structure d'un texte, les façons d'exprimer des idées. Ce que j'ai principalement retenu est l'importance du débat des idées. La manière, la rigueur et

la force de la concision. Plus l'idée que l'on cherche à exprimer est claire pour nous, moins nous avons besoin de mots pour l'exprimer. Finalement, dans tout bon débat, il faut être assez ouvert d'esprit pour considérer les deux côtés de la médaille et faire des concessions lorsque requis.

MF: Au baccalauréat international, j'ai fait deux cours de philosophie politique et deux cours d'épistémologie. Que ce soient les questions de connaissance; les fondements du libéralisme (Locke, Hobbes et l'état de nature contre Rousseau) ou la lecture de *De la liberté* de John Stuart Mill; c'était assez fascinant de voir que les arguments qu'on entend tous les jours venaient de là. Dans *Grandeurs et misères de la modernité* de Charles Taylor, on a appris ce qu'est la raison instrumentale et on a réfléchi à la pensée managériale.

Si votre cégep était à refaire... Quels conseils donneriez-vous aux futurs étudiants à propos des cours de philosophie en formation générale?

MNR: Je crois que les cours de philosophie sont ce que les étudiants en font. Si les étudiants sont ouverts d'esprit et participent au cours, ils en sortent gagnants. Un professeur ne peut pas réellement dialoguer seul, encore moins de manière intéressante. Je leur dirais de s'impliquer dans le cours. Oui, c'est aride au premier abord, mais on

sous-estime trop l'importance d'être en mesure d'exprimer clairement ses idées et de débattre efficacement. C'est utile tous les jours dans le milieu du travail, avec nos collègues, avec les clients, dans les négociations, etc. Aujourd'hui, les citoyens ont plusieurs forums pour s'exprimer, notamment avec les médias sociaux et Internet de manière générale. La liberté d'expression est bien défendue et les gens hésitent moins à critiquer ou à exprimer leur façon de voir les choses. Cependant, nous sommes aussi dans une ère d'instantanéité, de tweets en 140 caractères ou moins, de course folle pour la conciliation travail-famille. Par conséquent, je n'ai pas l'impression que ceci favorise la réflexion. J'ai donc souvent l'impression que les gens s'expriment beaucoup, mais disent peu.

MF: Le principal préjugé que j'ai rencontré, c'était qu'en philosophie, il fallait beaucoup lire. Je pense que les gens ne se doutaient pas à quel point il faut lire à l'université et à quel point certains sujets sont vraiment ennuyeux! Je pense qu'on était juste gâtés. De plus, je dirais que les cours de théorie de la connaissance

(épistémologie) m'a permis de me questionner sur ma manière d'apprendre et sur l'enseignement. Avoir un regard critique sur la « connaissance » est extrêmement utile dans une société où les « experts » ont énormément de pouvoir.

Considérez-vous qu'il faille conserver les cours de philosophie au collégial?

MNR: Absolument. J'estime que la société a tendance à favoriser rapidement la spécialisation au détriment de la culture générale. Ce mal atteint bien malgré lui le secteur de l'éducation. Très tôt, les étudiants doivent choisir un tracé universitaire, et on se retrouve rapidement pris dans une mouvance d'efficacité: on cherche à obtenir le savoir strictement nécessaire pour nos fins. Or, la culture générale est nécessaire pour évoluer efficacement dans le milieu du travail (et dans bien des sphères de notre vie). C'est le tissu sous-jacent à nos relations interpersonnelles. La philosophie permet non seulement d'approfondir notre culture générale, mais de structurer notre pensée. Si on veut être critique quant à notre cheminement, encore faut-il avoir les outils pour l'être, et c'est notamment ce qu'offrent les cours de philosophie.

MF: C'est fondamental. Je pense même qu'il faudrait l'enseigner au primaire et au secondaire. Tout le monde vit dans un environnement où on a besoin de prendre des décisions, et pour prendre des décisions, les arguments sont essentiels. Savoir construire des arguments et s'entraîner à les dire est essentiel pour tous, peu importe la destination professionnelle ou personnelle.

En terminant, que souhaiteriez-vous pour l'avenir de la philosophie et de l'éducation?

MNR: J'espère une prise de conscience de l'importance de la culture générale. Que l'enseignement de la philosophie restera au sein de nos écoles (et devrait même débiter à la fin du secondaire) et qu'on réalisera son importance pour la création de citoyens impliqués. Du faible taux de participation aux élections à l'insipidité fréquente de nos débats de société, il faudrait miser davantage sur une forme d'éducation citoyenne. Le cégep est le bon endroit pour cela. Essayer de faire voir aux étudiants l'importance des concepts étudiés dans les cours de philosophie et leur utilisation courante dans la « vraie » vie. Ce n'est pas que du « pelletage de nuages »!

MF: Je souhaite qu'on reconnaisse la valeur de la philosophie, qui pour moi a été une matière où on apprend à poser des questions, à imaginer des arguments et à exercer son jugement.

La philosophie au collégial, dans l'avenir

MARIÈVE
MAUGER-LAVIGNE

Enseignante de philosophie
aux cégeps de Sherbrooke
et Lionel-Groulx

VÉRONIQUE GRENIER

Auteure et enseignante
de philosophie
au cégep de Sherbrooke et Prix
Jean-Claude Simard 2017 —
Société de philosophie du Québec

Comme enseignantes, précieuses enseignantes, nous n'avons pas été habituées à cela, voir au-delà de l'horizon. D'une tâche à l'autre, d'une session à l'autre. D'un vais-je travailler à l'autre, il y a eu peu de place pour se permettre de regarder au-delà des plans de cours, des contenus à rendre digests, de la classe, des réunions, des étudiants, évidemment.

Au travers de ce tourbillon, des instants, parfois, où on aurait toutefois un goût d'autre chose.

La première qui vient en tête, c'est de lui poser un avenir, à la philosophie au collégial. Un certain. Qu'elle ne soit plus une discipline à défendre constamment, dont il faille périodiquement rappeler la nécessité parce qu'elle serait rendue éclatante, cette nécessité. La formation générale au collégial devenue un intouchable, une décision prise pour le long terme: la philosophie y serait bien vivante, au cœur de son institution, et là pour de bon. Ne plus avoir cette lutte

à mener, au gré des gouvernements qui vont et viennent et passent. Et qui menacent cet accès, si récent, aux outils qui permettent de penser large.

On aurait envie de se souhaiter de ravoire un quatrième cours obligatoire. D'entendre des excuses, même, de l'avoir enlevé jadis. Parce que les défis à notre humanité seront nombreux, c'est dans l'air du temps, de la terre, des océans. Nous aurons besoin de toutes

ces heures de cours et de ces espaces à l'intérieur desquels les étudiants apprennent à se saisir d'objets complexes pour les regarder, les analyser, voir les liens, les ré-

fléchir. Nous serons rassurées d'être entourées d'individus capables d'innovation et d'agir des solutions parce qu'ils auront appris que le réel et les idées s'entremêlent et se nourrissent.

On croit aussi que la classe de philosophie du futur n'est pas nécessairement celle remplie de nouvelles technologies, de configurations ergonomiques et de chaises qui volent. Certes, c'est une possibilité. Mais nous la rêvons surtout pleine d'humains encore sensibles et réceptifs aux mots, aux textes, aux échanges. À l'enseignement qui ne sent pas obligé de passer par des écrans. Nous espérons que les ouvrages lus et les philosophes abordés

rendent compte de la diversité (femmes, personnes racisées, autochtones, transgenres) et que, ce faisant, le monde de la rationalité et des idées sera enfin vu comme celui auquel « tout le monde » a déjà contribué et auquel tous et toutes peuvent prendre part.

L'avenir est un territoire à défricher, c'est sans doute pour ça qu'on se permet d'y rêver plus facilement, d'y poser un meilleur que le maintenant, que tout semble pouvoir s'y faire. La liste de ce que nous aimerions voir pour le futur de la philosophie au collégial aurait pu se dérouler pendant un moment encore. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence le fait que cet exercice nous a constamment

ramenées au fait que nous sommes tellement habituées à la penser dans une vision limitée, comme des acquis à ne pas perdre, que la rêver et la projeter, la voir autre, ou telle que nous la voudrions vraiment exigent un effort particulier de l'imagination. Comme si nous n'avions même pas tellement le droit de penser son futur. Surtout son mieux. Bref. On se souhaite de garder le souffle fort, dans le tremblement de la précarité, pour continuer de parler de Socrate, d'Arendt, de Machiavel, de Nussbaum, de Descartes et de Bell Hooks avec nos groupes tout en luttant pour ce meilleur. D'un cours à l'autre. D'une session à l'autre.



Mariève
Mauger-Lavigne



Véronique
Grenier



CÉGEP DU
VIEUX MONTRÉAL

50 ANS

Depuis 50 ans, le cégep du Vieux Montréal vise la formation de personnes compétentes, autonomes, cultivées et engagées dans leur milieu, tout en valorisant le soutien et l'aide à la réussite à travers une approche humaniste de la formation. Avec ses 6100 étudiants répartis dans 52 programmes, le CVM met toutes ses ressources en œuvre pour favoriser le développement intégral de la personne.

Axe central de notre projet de formation, les cours de la formation générale visent trois objectifs essentiels:

- 1 L'acquisition d'un fonds culturel commun;
- 2 Le perfectionnement et l'approfondissement des habiletés de base;
- 3 Le développement d'attitudes appropriées à l'exercice du rôle de citoyen.

La formation générale permet à chaque étudiante et à chaque étudiant d'accroître ses compétences en matière de communication, de réflexion et d'argumentation. On y façonne la conscience de soi et des autres ainsi que de saines habitudes de vie.

OUVERT
D'ESPRIT